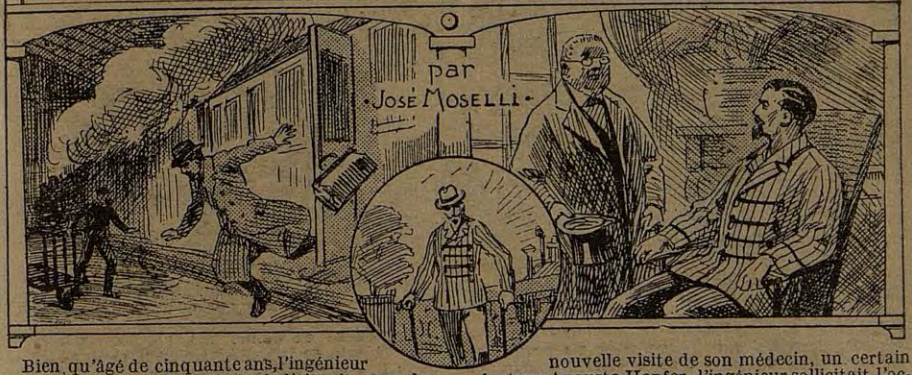
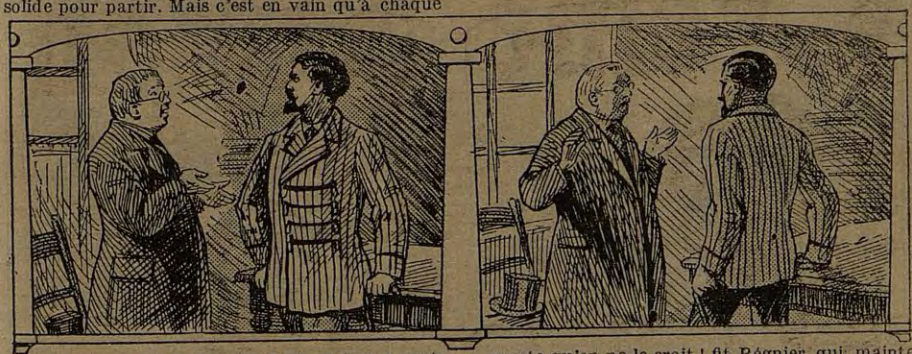
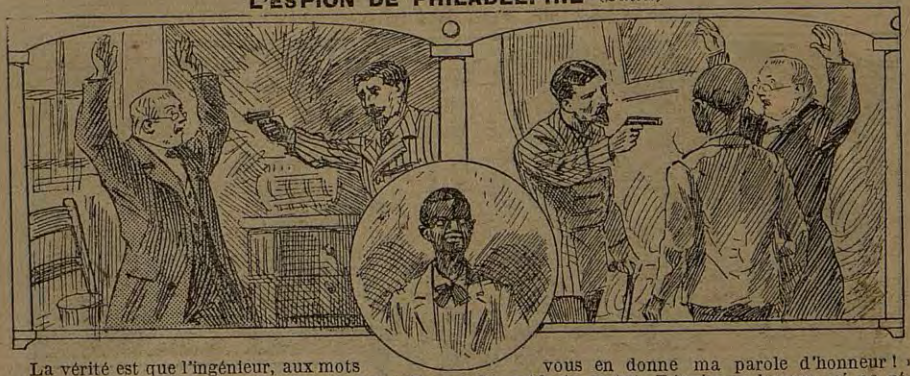
L'ESPION DE PHILADELPHIE



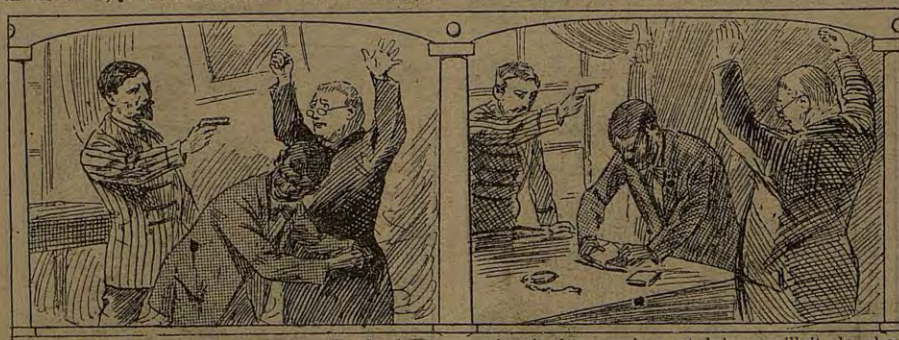
Bien qu'âgé de cinquante ans, l'ingénieur français Jacques Régnier, qui dirigeait une des principales usines de Wilmington, aux Etats-Unis, dès qu'il avait connu la nouvelle de la déclaration de guerre, avait aussitôt pris le train pour Philadelphie, le port le plus rapproché, afin de s'y embarquer pour la France et de s'engager. A Philadelphie, étant descendu de wagon sans attendre, dans sa hâte, que le train fût complètement arrêté, Jacques Régnier s'était cassé la jambe! Tous les patriotes, tous les Français comprendront sa rage. Mais qu'y faire? L'ingénieur avait dû interrompre son voyage. Transporté à l'hôpital, il y était resté deux mois — la fracture était grave — et, dès qu'il avait pu, il avait loué un petit appartement en ville où il attendait impatiemment que sa jambe fût assez solide pour partir. Mais c'est en vain qu'à chaque nouvelle visite de son médecin, un certain docteur Auguste Hopfer, l'ingénieur sollicitait l'occasion de s'embarquer. « Impossible! déclarait l'homme de science. Vos os sont à peine soudés: au premier choc, au premier coup de roulis, tout cassera!... Et tout sera à recommencer, à moins que l'on ne soit obligé de vous amputer! » Jacques Régnier se résignait en maugréant. Cependant, sa jambe se consolidait peu à peu. Dans les premiers jours de décembre, ayant réussi, sans autre aide que celle de sa canne, à gagner, par l'ascenseur, la terrasse recouvrant l'immeuble où il logeait, il put s'y promener pendant une heure sans trop de fatigue. C'en fut assez. « Je pars par le plus prochain paquebot, docteur! » déclara-t-il péremptoirement à Hopfer, lorsque celui-ci, le lendemain, vint lui rendre visite.



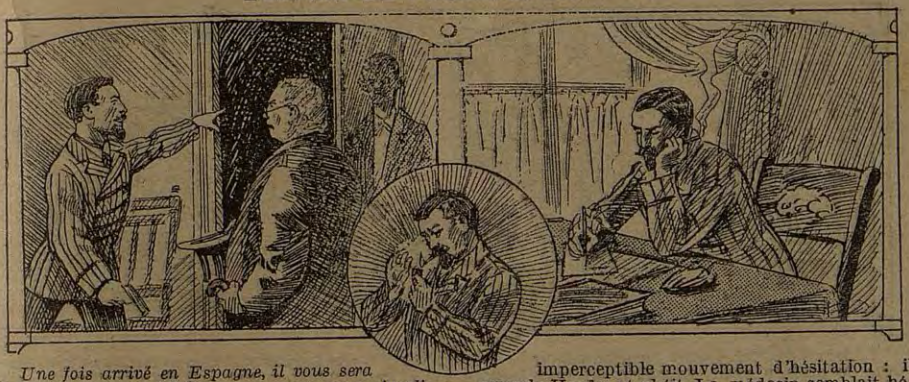
Le médecin, un gros gaillard blond à face rasée ornée de lunettes d'or, eut un léger tressaillement: « Après tout, dit-il, je ne veux pas vous retarder plus longtemps, cher monsieur... D'autant plus que je sais que vous prendrez des précautions. Car je comprends votre hâte de regagner votre patrie... Si je le pouvais, j'en aurais déjà fait autant!... — Mais, vous n'êtes donc pas Américain? s'écria Régnier, surpris. — Non... je suis... Autrichien, mais je désapprouve complètement cette horrible guerre! se hâta d'affirmer le médecin. Toutefois, je voudrais bien revenir dans mon pays... Mon vieux père est malade et... » Hopfer s'arrêta et regarda l'ingénieur dans les yeux. « Je vous comprends, fit celui-ci. Et je vous plains. — Ah! oui! Je suis à plaindre! — Prenez patience. La guerre sera peut-être plus courte qu'on ne le croit! fit Régnier qui, maintenant, avait hâte de clore l'entretien. — Oh! non! Elle durera, malheureusement!... Mon pauvre père! Peut-être mourra-t-il sans que j'aie pu lui fermer les yeux! — Croyez que je comprends votre douleur, monsieur! — Oh! j'en suis sûr... et c'est ce qui m'encourage, quoique nous soyons ennemis... du moins, officiellement... à vous adresser une demande... Si vous vouliez, vous pourriez me rendre un service inestimable... et ma reconnaissance pour vous serait immense... et si, même, je pouvais vous aider... je suis riche... vous comprenez?... je voudrais revoir mon cher père... » Hopfer s'arrêta. Régnier, un peu plus pâle que de coutume, continuait à le regarder, sans que son visage laissât transparaître ses sentiments.



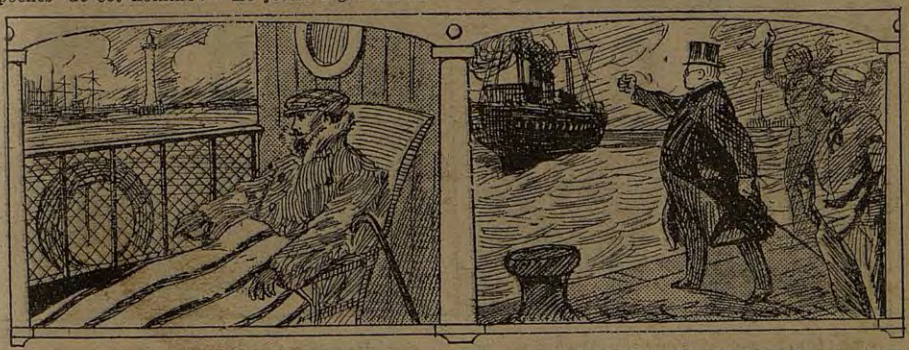
La vérité est que l'ingénieur, aux mots « je suis riche » s'était retenu pour ne pas gifler son interlocuteur. Mais il se contenait, voulant en savoir davantage. Cependant, Hopfer, après avoir attendu quelques longues secondes que Régnier lui tendît la perche, poursuivait : « Vous êtes connu du Consul de France... vous pourriez lui dire que... que vous avez perdu votre livret militaire... ainsi que vos autres papiers... il vous donnerait un passeport... et vous me confieriez votre livret militaire, qui ne vous est plus utile, puisque vous avez passé l'âge d'être soldat... Cela me permettrait de n'être pas arrêté lors de la visite à laquelle les croiseurs anglais soumettent tous les paquebots... et ainsi je pourrais m'embarquer sur un paquebot hollandais, regagnèr l'Autriche et revoir mon cher père... Naturellement, une fois en Hollande, je vous renverrais votre livret... je vous en donne ma parole d'honneur ! » Le médecin se tut. Régnier ne bougea, ni ne répondit. « Et... je saurai reconnaître ce service, reprit Hopfer, croyant que l'ingénieur hésitait. Si quelques milliers de dollars... » Il s'arrêta. Régnier s'était approché d'une commode qu'il ouvrit. Hopfer, pensant qu'il voulait y prendre son livret, eut une lueur de triomphe dans le regard. Elle s'éteignit aussitôt, car Régnier se retourna. Ce n'était pas son livret qu'il tenait à la main, pour la bonne raison qu'il l'avait fait déposer dans le coffre-fort d'une banque avec ses autres valeurs, lors de son entrée à l'hôpital, c'était un browning, dernier modèle, qu'il braqua sur le médecin. « Haut les pattes, l'espion, dit-il, ou vous êtes mort ! » Livide, verdâtre, Hopfer obéit. Sans cesser de le tenir en joue, Régnier appuya sur le bouton d'une sonnerie électrique.



Le jeune nègre qui lui servait de valet de chambre apparut. « Tom ! fouille ce gentleman ! ordonna l'ingénieur. Il vient de me voler un paquet de banknotes. » Le noir eut un haut-le-corps de surprise et regarda son maître. « Obéis, Tom ! » commanda Régnier. Le jeune nègre, avec des gestes hésitants, introduisit les mains dans les poches du médecin, tournant la tête à chaque seconde pour s'assurer que l'ingénieur l'observait. Hopfer, cependant, grinçait des dents. Ses poches renfermaient un mouchoir de soie, un porte-cigarettes d'or et un portefeuille que Tom, sur l'ordre de son maître, vida de son contenu : quelques billets de banque et une lettre à l'en-tête du consulat d'Allemagne de New-York, dans laquelle, entre autres choses, le consul boche encourageait « son cher Hopfer » à continuer sa propagande contre l'envoi des munitions aux alliés dans toutes les usines où il soignait des ouvriers, et lui conseillait de chercher à se procurer des papiers pour se rendre en Europe afin d'y accomplir la mission dont il lui avait parlé : *L'habileté que vous avez témoignée jusqu'ici, mon cher Hopfer*, terminait le consul boche, *m'est un sûr garant que vous réussirez aussi bien en France... Et je n'ai pas besoin de vous rappeler que la Croix de fer de première classe ou même* l'Aigle Rouge *récompensera vos efforts. Le plus difficile est de vous procurer des papiers d'identité qui soient véritables, car les Anglais, maintenant, ouvrent l'œil. Impossible de se servir de faux passeports comme avant. Sitôt, donc, que vous aurez réussi à vous procurer les papiers nécessaires, chez quelqu'un des malades que vous soignez, notamment, vous vous embarquerez sur un paquebot espagnol, ce sont les moins surveillés.*



Une fois arrivé en Espagne, il vous sera facile de gagner l'Allemagne; nous vous simplifierons, du reste, cette partie du voyage. A Berlin, vous seront données toutes les instructions sur l'objet de votre mission, qui consistera à vous aboucher avec nos agents en Flandre française. C'est pourquoi il serait désirable que vous vous procuriez, autant que possible, des papiers de citoyen français. Faites donc pour le mieux et agissez au plus vite. Suivaient des salutations. La lettre était datée de l'avant-veille. Hopfer n'avait donc pas perdu son temps. Régnier, froidement, enfonça la missive dans sa poche : « Je devrais vous dénoncer à la police, dit-il en enveloppant le boche d'un regard de mépris. Mais vous m'avez soigné — bien ou mal — après tout ! Je vous laisse donc à votre triste métier ! Tom ! remets tout cela dans les poches de cet homme ! » Le jeune nègre eut un imperceptible mouvement d'hésitation : il regarda Hopfer et obéit. Le médecin semblait hébété. Sans tenter la moindre résistance, il laissa le noir replacer dans ses poches le mouchoir, le porte-cigarettes d'or et le portefeuille, moins, bien entendu, la lettre du consul allemand. « Filez, maintenant ! ordonna Régnier, cette opération terminée. Ouvre la porte, Tom !... Vous êtes libre, l'espion ! » Hopfer, livide, lança au jeune ingénieur un regard de haine effroyable, prit son chapeau posé sur une console et disparut. Resté seul, Régnier se laissa tomber dans un fauteuil : cette scène l'avait fatigué. Il était perplexe. Sa première idée fut de prévenir le Consul de France, mais il se souvint que, dans un mouvement de générosité irréfléchie, il avait promis à Hopfer de ne pas le dénoncer. D'ailleurs, de quoi l'accuser?

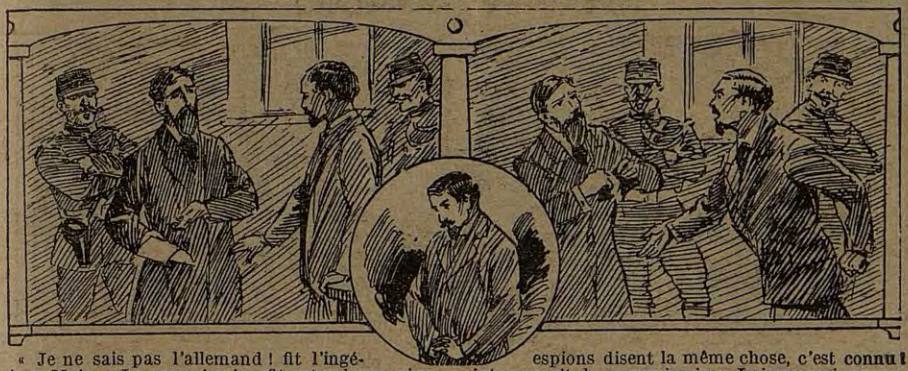


Le médecin boche devait avoir pris ses précautions et pourrait toujours nier. Après quelques instants de réflexions, Régnier alla s'asseoir devant son bureau et, sur une feuille de papier à lettre, écrivit ces simples mots : *Se défier du docteur Hopfer qui est un agent de l'Allemagne.* Et il signa. Puis, ayant inséré la feuille dans une enveloppe sur laquelle il écrivit l'adresse du Consul de France à Philadelphie, il alluma une cigarette et se fit apporter les journaux afin de se renseigner sur le plus prochain paquebot appareillant pour l'Europe. Le *Cymric*, de la *Withe Star Line*, partait le lendemain pour Liverpool. Il résolut de s'y embarquer et, ayant appelé Tom, le chargea d'aller lui prendre son billet à la *White Star Line*, et, en même temps, de mettre à la poste la lettre destinée au Consul de France. Ayant ainsi tout réglé, il passa le restant de sa journée à préparer sa malle. Le lendemain, à midi, quand le *Cymric* quitta le quai de Philadelphie, Jacques Régnier était à bord. Etendu sur un fauteuil, auprès de la claire-voie des machines, l'ingénieur, bien emmitouflé dans une épaisse pelisse, vit la terre s'éloigner lentement. Or, sur le quai, mêlé à la foule, le docteur Hopfer avait assisté au départ. Un rictus de haine cruelle fendit ses lèvres minces. Il murmura : « Imbécile de Français, tu vas savoir ce qu'il en coûte d'humilier un Allemand ! » Bien que l'on fût en décembre, le voyage du *Cymric* fut favorisé par le beau temps. Jacques Régnier en profita pour s'exercer à marcher sur le pont, aidé d'une canne.

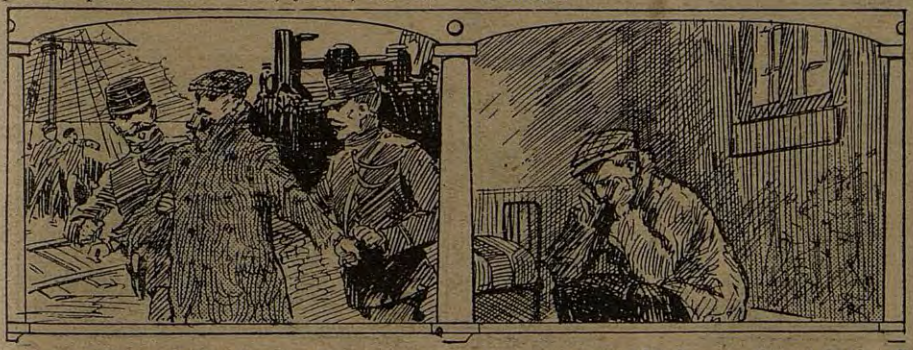
L'air vif du large, joint au grand désir que le malade avait de guérir, fit que, lorsque le *Cymric* arriva à Liverpool, l'ingénieur put débarquer sans aide. C'est à peine s'il boitait encore un peu. De Liverpool, il prit le train pour Londres, d'où il gagna Douvres. Il s'y embarqua aussitôt sur le bateau de Calais, tout joyeux à l'idée de revoir bientôt la France et surtout à la perspective de se battre contre les boches. A Calais, étant descendu sur le quai, il suivit la file de ses compagnons, qui, l'un après l'autre, faisaient viser leurs passeports par le commissaire spécial, installé dans le bâtiment de la douane. Quand ce fut son tour, Jacques Régnier présenta au magistrat son livret militaire, qu'il tenait ouvert à la main. Le commissaire eut à peine jeté les yeux dessus qu'il se tourna vers les deux gendarmes qui se tenaient debout derrière son bureau et s'écria : « Arrêtez cet homme ! Et fouillez-le de suite ! — Mais, monsieur, je... voulut dire Jacques Régnier tandis que les gendarmes l'entraînaient. — Et surveillez-le bien, c'est un espion dangereux ! ajouta le commissaire. Du reste, je viens de suite !... Terrin, cria-t-il à un troisième gendarme, priez M. Chatillon de venir me remplacer. » Les gendarmes, cependant, avaient poussé Jacques Régnier dans une petite pièce servant en temps ordinaire à fouiller les voyageurs suspects de détenir de la contrebande. Le malheureux ingénieur, malgré ses protestations, dut se déshabiller entièrement, retirer jusqu'à ses bottines. Les deux gendarmes, en hommes habitués à cette formalité, eurent rapidement vidé les poches des vêtements dont ils explorèrent aussitôt les doublures.

« Oh ! Oh ! fit soudain l'un deux. Voilà l'affaire ! » Et, aidé d'un canif, il décousit rapidement le col du veston de l'ingénieur et en retira un morceau de papier épais et souple, recouvert de lignes d'écriture : « Ce n'est pas moi qui ai mis ce papier là ! s'écria Jacques Régnier, effaré. J'ignorais sa présence ! Je... — Silence ! Vous vous expliquerez devant le commissaire ! » coupa rudement le gendarme, qui plia le papier et le plaça avec soin à côté des autres objets : portefeuille, porte-monnaie, canif, saisis sur l'ingénieur. Pendant ce temps, le second gendarme examinait les semelles des souliers du prisonnier. Il n'y trouva rien de suspect et, ayant échangé un coup d'œil avec son collègue, grommela : « Vous pouvez vous rhabiller ! » Jacques Régnier obéit. Il était atterré. Que voulait dire ce papier découvert dans le col de sa veste? Qui l'y avait placé? Dans quel but? Et pourquoi l'avait-on arrêté? Evidemment, il avait été signalé à l'avance ! Mais par qui? Pourquoi? Il savait bien, pourtant, qu'il n'avait rien à se reprocher. L'arrivée du commissaire interrompit ses réflexions. « C'est fini? demanda le magistrat aux gendarmes. — Oui, monsieur le commissaire ! répondit le plus âgé des deux. Tout est là, dit-il, en désignant les objets déposés sur la table. Et voilà un papier qui était dans le col du veston de l'*individu*. — Ah ! Ah ! » Et le magistrat, aussitôt, s'empara du mystérieux papier sur lequel il lut à haute voix quelques mots en allemand. Son visage se fit plus sévère. « Vous avez compris, n'est-ce pas? » dit-il en regardant fixement Jacques Régnier.

L'ESPION DE PHILADELPHIE (*Suite*)

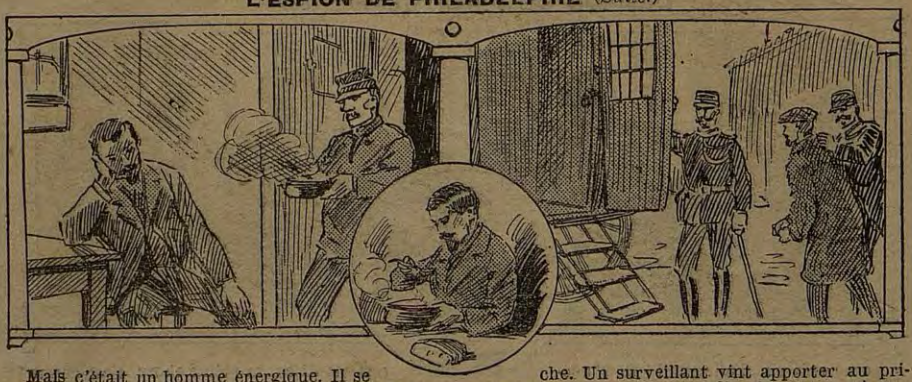


« Je ne sais pas l'allemand ! fit l'ingénieur. Mais... » Le commissaire fit entendre un rire ironique : « C'est étonnant ! dit-il. Eh bien, je le sais, moi, l'allemand, comprenez-vous? Sur ce papier sont écrits ces mots : *Ordre aux numéros 67, 42 et 16 d'obéir en tout à M. Jacques Régnier, qui se chargera de la transmission des renseignements obtenus. Karl von Pfirt.* C'est clair, il me semble, et encore plus clair pour vous que pour moi, vous comprenez, car je n'ai malheureusement pas l'honneur de connaître les numéros 67, 42 et 16, ni herr Karl von Pfirt, mais je compte sur vous pour cela ! — Mais c'est fou, c'est fou, s'écria l'ingénieur perdant son sang-froid. Je ne comprends rien à tout cela ! Je suis innocent ! On a mis ce papier dans mon vêtement pour me perdre. Je... — Oui, je sais, tous les espions disent la même chose, c'est connu ! interrompit le commissaire. Laissez-moi cependant vous avertir d'une chose, c'est que vous êtes passible du Conseil de guerre, et que le tarif, c'est la fusillade. A vous de voir si vous voulez mériter les circonstances atténuantes en dénonçant vos complices ! » Jacques Régnier se tordit les mains. Pendant quelques instants, il resta silencieux sans trouver de parole ; lui, un traître, un espion. C'était monstrueux. Il put enfin parler et, d'une voix qu'il essaya de rendre aussi calme que possible, fit le récit de son voyage depuis Wilmington, et, pour mieux prouver son patriotisme, raconta comment il avait repoussé les propositions du docteur Hopfer : « Aurais-je prévenu le Consul de France si j'étais un traître? » conclut-il.

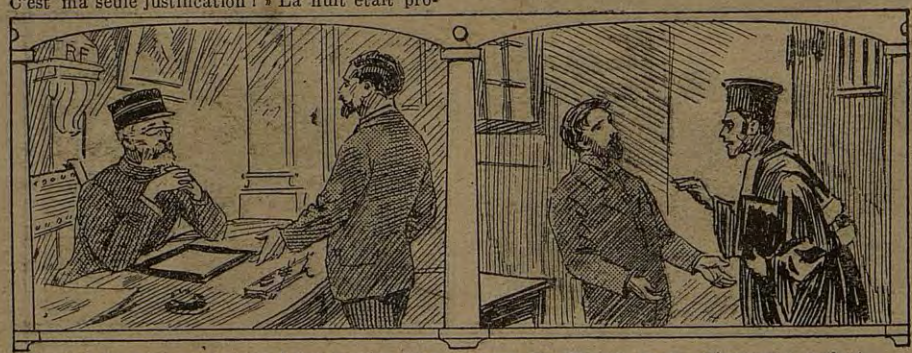


« Je suis victime d'une machination d'ennemis que j'ignore, mais je suis innocent, je le jure ! Du reste, vous n'avez qu'à fouiller dans mon portefeuille, vous y trouverez une lettre adressée par le Consul d'Allemagne à Auguste Hopfer et que j'ai enlevée à ce misérable... — Je ne la vois pas, » affirma le magistrat, qui, pendant que l'ingénieur parlait, avait examiné le contenu de son portefeuille. « Elle est dans la poche secrète... au milieu... » expliqua Jacques Régnier. D'un geste brusque, le commissaire déchira le portefeuille en deux. « Il n'y a rien, dit-il. Inventez autre chose, Régnier. » L'ingénieur, si c'était possible, aurait pâli davantage : « Que puis-je dire? murmura-t-il. Télégraphiez au Consul de France à Philadelphie, il a ma lettre... Elle me justifiera. » Le commissaire haussa les épaules : « Ainsi, vous ne voulez pas me livrer le nom de vos complices? dit-il. A votre aise, vous serez plus loquace devant le Conseil de guerre... Gendarmes, emmenez cet homme à la prison militaire... Et qu'il soit placé au secret le plus absolu ; c'est un traître et un espion ! » Jacques Régnier se laissa tomber sur une chaise, anéanti. Comme en un rêve, il sentit qu'un des gendarmes lui passait les menottes ; sur un ordre de ses gardiens, il se leva et sortit entre eux deux. Il dut traverser la gare maritime sous les regards de colère et de mépris de tout le monde. Quelques minutes plus tard, il franchit la porte de la prison, et après avoir, au greffe, décliné son identité, fut enfermé dans une étroite et sombre cellule. Il se laissa aussitôt tomber sur le bat-flanc de bois poli par l'usure et resta pendant quelques minutes immobile, plongé dans le plus profond désespoir.

L'ESPION DE PHILADELPHIE (*Suite.*)

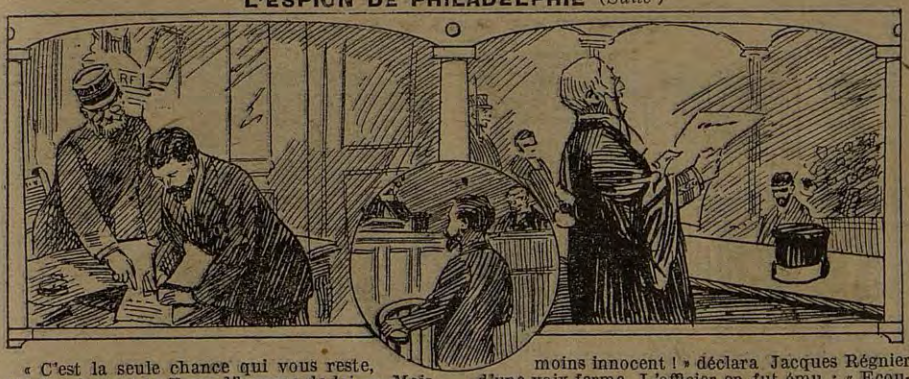


Mais c'était un homme énergique. Il se reprit bientôt et ne pensa plus qu'à sortir à son honneur de cette horrible situation. Après de longues réflexions, il se convainquit que l'auteur de ses malheurs n'était autre que le docteur Hopfer. Le boche, pour se venger, avait dû coudre ou faire coudre dans son veston le papier compromettant et, en même temps, reprendre la lettre du consul allemand. Jacques Régnier se souvint alors de la mine embarrassée du nègre Tom lorsqu'il lui avait ordonné de fouiller le médecin allemand. C'était lui, sans doute, qui, sur l'ordre du boche, avait profité de la nuit pour voler la lettre et coudre le papier dans le col du veston. Tout s'expliquait. « Pourvu que Tom ait mis ma lettre pour le Consul de France à la poste ! pensa-t-il. C'est ma seule justification ! » La nuit était proche. Un surveillant vint apporter au prisonnier une gamelle remplie de soupe où nageaient quelques morceaux de pain et de viande, et se retira sans mot dire. Jacques Régnier n'avait pas faim. Cependant, il mangea, ne voulant pas perdre ses forces. Mais c'est en vain qu'il essaya de dormir. Son esprit était trop agité. A travers le judas grillé de la porte, des rais de clarté parvenaient jusqu'à lui, et, de quart d'heure en quart d'heure, il entendait le cri d'appel des factionnaires : « Sentinelles, veillez ! » Enfin, les premières lueurs du jour apparurent par l'étroit soupirail aérant la cellule. Peu après, le surveillant entra, déposa une seconde gamelle de soupe et sortit. Ce ne fut que vers neuf heures que Jacques Régnier fut enfin extrait de sa cellule.

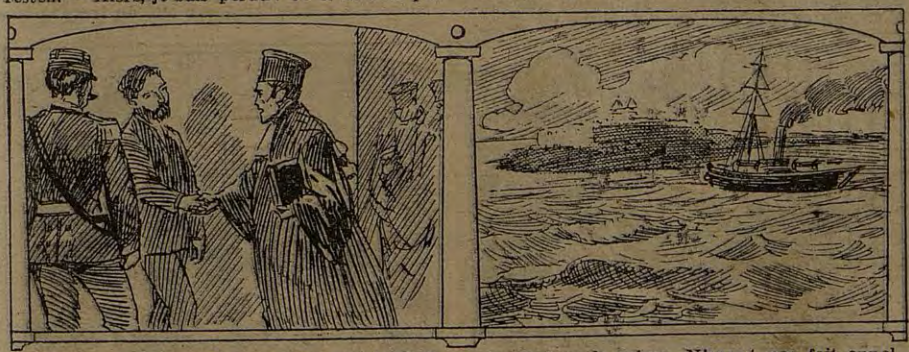


Escorté de deux gendarmes, il dut monter dans la voiture cellulaire qui le mena au Palais de Justice, où il fut conduit dans le cabinet de l'officier chargé de l'instruction de son affaire. Après avoir décliné ses nom et prénoms, Jacques Régnier, de nouveau, raconta ses démêlés avec le docteur Hopfer, son voyage, son arrestation et termina en affirmant son innocence. Le capitaine-instructeur l'avait laissé parler sans l'interrompre. « Vous répétez là, dit-il, ce que vous avez dit hier au commissaire spécial. En résumé, vous niez tout. Mais, c'est trop facile. Votre arrivée ici nous a été signalée par notre service de contre-espionnage. Quant à votre histoire avec le fameux docteur Hopfer, elle est invraisemblable. Quel intérêt aurait eu cet homme à vous perdre? — Mais, pour se venger... — A condition que vous disiez vrai !... — Je ne mens pas ! Je suis venu en France pour m'engager, malgré... — Pensez que tout vous accuse, et que, si vous ne parvenez pas à vous disculper, c'est la fusillade ! Tandis qu'en avouant et en vous repentant, peut-être pourrez-vous bénéficier des circonstances atténuantes... — J'ai dit la vérité. » Il fut impossible à l'officier de tirer d'autres déclarations à Jacques Régnier. A bout d'arguments, il annonça à l'accusé qu'il allait faire télégraphier au Consul de France à Philadelphie, afin de savoir s'il avait bien reçu la lettre où Jacques Régnier le prévenait des menées du docteur Hopfer ; sur quoi, l'ingénieur fut ramené dans sa cellule. Pendant trois interminables jours, il ne sut plus rien et ne reçut d'autre visite que celle de maître Bernard, un avocat qui lui avait été commis d'office, et qui, après explications, lui conseilla d'avouer.

L'ESPION DE PHILADELPHIE (*Suite*)

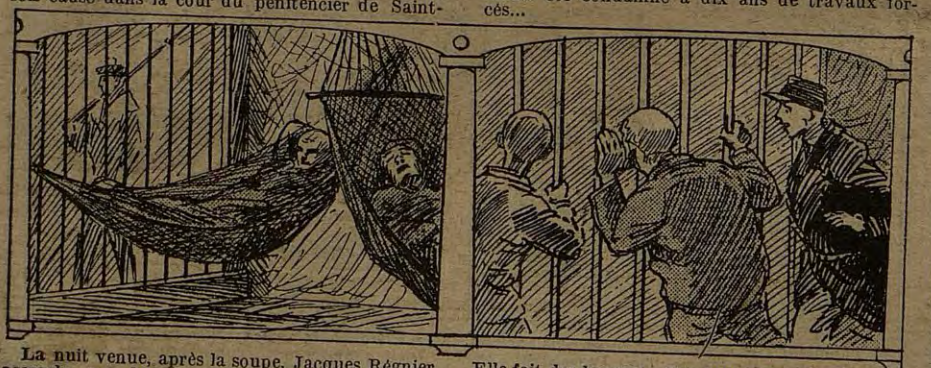


« C'est la seule chance qui vous reste, d'éviter la mort ! affirma l'homme de loi. — Mais, puisque je suis innocent !... — Tout prouve le contraire, malheureusement ! » Jacques Régnier dut se retenir pour ne pas souffleter l'avocat. Enfin, le pauvre homme fut de nouveau amené devant le capitaine-instructeur. « J'ai reçu la réponse de Philadelphie, déclara l'officier en regardant fixement Régnier. — Ah ! — Notre Consul n'a jamais reçu aucune lettre de vous. Jamais ! » L'ingénieur pâlit. « Je m'en doutais ! murmura-t-il. Ce misérable nègre n'a pas mis ma lettre à la poste. C'est un complice d'Hopfer ! — J'avais demandé que l'on recherchât votre domestique, poursuivit le rapporteur, mais il n'est plus à Philadelphie, pas plus que le docteur Hopfer, du reste... — Alors, je suis perdu ! Je n'en suis pas moins innocent ! » déclara Jacques Régnier d'une voix ferme. L'officier en fut ému : « Ecoutez-moi, Régnier; malgré tout, je ne peux vous croire si coupable que vous le paraissez. Vous avez dû être entraîné ; ayez un bon mouvement, avouez ! Donnez-nous le nom de vos complices, et je ne désespère pas de vous faire acquitter et envoyer sur le front, où vous pourrez vous réhabiliter par votre vaillance... — Avouer? Avouer quoi? Sur mon honneur et ma conscience, capitaine, je suis innocent ! clama l'ingénieur. Je ne suis ni un traître, ni un espion ! » L'officier eut un geste de doute apitoyé. « Hélas ! je voudrais vous croire ! » Et, ayant une fois de plus demandé à Jacques Régnier s'il n'avait rien à ajouter, il lui fit signer son interrogatoire et ordonna qu'on le reconduisît à sa cellule.



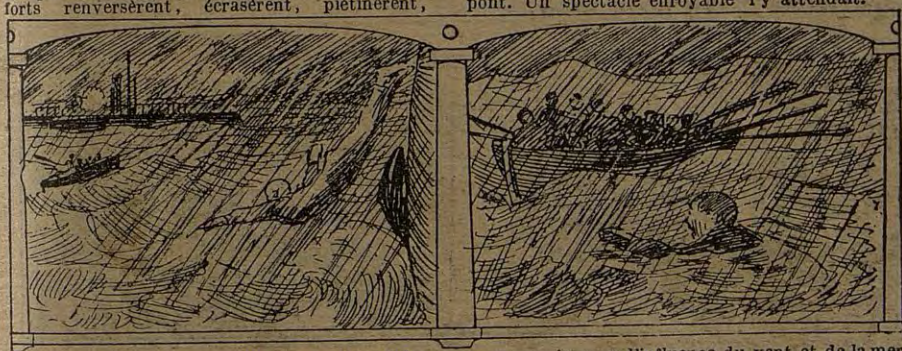
L'ingénieur comparut deux jours plus tard devant le Conseil de guerre. Tout l'accablait. C'est en vain qu'il clama son innocence, il n'en put fournir la moindre preuve. Cependant, son attitude, l'accent pathétique de sa voix émurent les juges militaires qui, malgré l'évidence, eurent peur d'envoyer un innocent à la mort. Jacques Régnier, après une éloquente plaidoirie de son avocat, fut condamné, pour espionnage en temps de guerre, à quinze ans de travaux forcés... « Je suis innocent, » se contenta-t-il de dire. Tandis qu'on l'entraînait hors de la salle d'audience, Me Bernard le rejoignit. « Nous avons de la chance, dit-il, je craignais bien la mort. Je ne vous conseille pas de faire appel. — Je vous remercie, maître, fit l'ingénieur simplement, en serrant la main que lui tendait l'avocat ; je suivrai votre conseil. » Jacques Régnier fut ramené dans la prison. N'ayant pas fait appel, il était maintenant définitivement condamné. Il dut donc revêtir l'uniforme des prisonniers. Huit jours plus tard, il fut dirigé vers Saint-Martin-de-Ré, où il devait s'embarquer vers la Guyane. De Calais à La Rochelle, le voyage, par suite des voies encombrées par les trains militaires, dura près de trois jours. Enfermé dans un wagon cellulaire, en compagnie d'autres condamnés, Jacques Régnier trouva le temps interminable. Il avait vieilli de dix ans. Son unique idée, maintenant, était la vengeance. S'évader, retrouver, où qu'il soit, le misérable Hopfer et le livrer à la justice et se réhabiliter. Le train atteignit enfin La Rochelle, d'où un petit vapeur de l'administration pénitentiaire conduisit les condamnés au pénitencier de l'île de Ré.

Dans les premiers jours du mois de mars 1915, le transport affrété *Gironde* quitta l'île de Ré à destination de la Guyane, emportant dans ses flancs environ trois cent cinquante condamnés de toutes catégories. Parmi les « passagers » parqués dans l'entrepont, derrière d'énormes grilles de fer, et que surveillaient des marins en armes postés auprès de mitrailleuses prêtes à faire feu, se trouvait Jacques Régnier. Le malheureux homme, pendant les trois mois qu'il venait de passer au pénitencier de l'île de Ré, s'était peu à peu accoutumé à son triste sort ; malgré tout, il conservait une invincible espérance. Dans la sombre cage où il était enfermé, c'était une collection effrayante de criminels de tous genres : faussaires, assassins, banqueroutiers, empoisonneurs. A peine embarqué, il reconnut à ses côtés deux personnages avec lesquels il avait quelquefois causé dans la cour du pénitencier de Saint-Martin. L'un d'eux, Victor Lepain, dit *Toto du Javel*, se flattait — si l'on peut dire ! — d'avoir été gratifié de vingt ans de bagne pour avoir, au cours d'une bataille rangée, occis trois gaillards aussi peu estimables que lui. C'était un petit homme brun, maigre et sec, l'œil noir, la peau couleur de citron. Le second individu était un certain Charles Larroni, connu sous le nom de Charlot le Toulonnais. Celui-ci, un robuste matelot provençal de vingt-cinq ans, avait jeté à la mer un douanier qui l'avait surpris passant de la contrebande. Et le malheur, affirmait Charlot, avait voulu que ledit douanier ne sût pas nager... il s'était donc noyé. Mais c'est vainement que Charlot avait affirmé aux jurés que la vraie cause de la mort de sa victime était son ignorance de l'art de la natation. Il n'en avait pas moins été condamné à dix ans de travaux forcés...

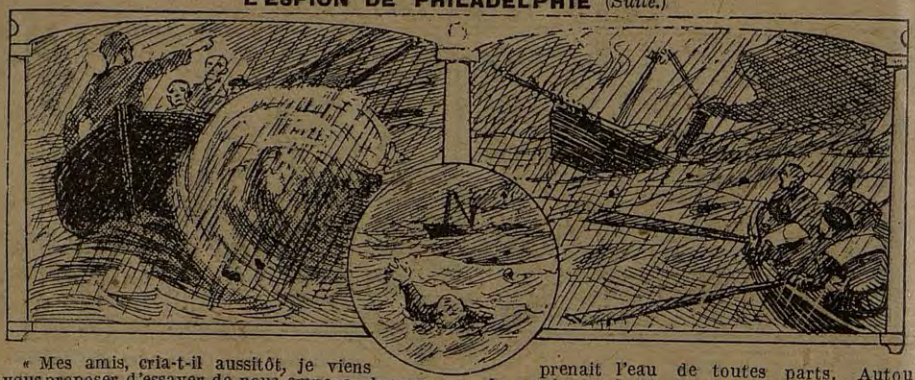


La nuit venue, après la soupe, Jacques Régnier accrocha son hamac aux cornières du plafond, entre ceux de Toto et de Charlot. Les premières heures de la nuit s'écoulèrent sans incident. Jacques Régnier, bien qu'il n'eut pas le mal de mer, ne dormit pas : la pensée qu'il s'éloignait de la France, — de la France envahie par les boches ! — lui causait une intolérable souffrance. Autour de lui, il entendait les forçats qui conversaient à voix basse... Un peu avant l'aube, le transport commença à « danser », tanguant et roulant violemment. Le temps se gâtait. Dans les cages, ce fut un concert de grognements et de blasphèmes immondes. Les forçats étaient tous plus ou moins atteints par le mal de mer. « La mer chahute ! fit Toto du Javel. Elle fait des bosses ! » Des injures lui répondirent. A travers les hublots grillagés, cependant, la clarté blême du jour naissant pénétrait dans le faux pont. La *Gironde* dansait de plus en plus fort. Par instants, l'arrière se soulevait hors de l'eau, et l'hélice, tournant à vide, s'affolait, faisant trembler le navire. « Tiens, fit soudain Charlot le Toulonnais, on force de vapeur, maintenant ! Y a pas, la machine en met ! » Il ne se trompait pas : les pulsations de la machine s'accéléraient d'instants en instants. Accrochés aux affûts des mitrailleuses pour n'être pas renversés par le roulis, les matelots de garde semblaient plus sérieux. Tout à coup, une détonation sourde, semblable au grondement du tonnerre, s'entendit. Du coup, les forçats cessèrent de grogner et de s'insulter.

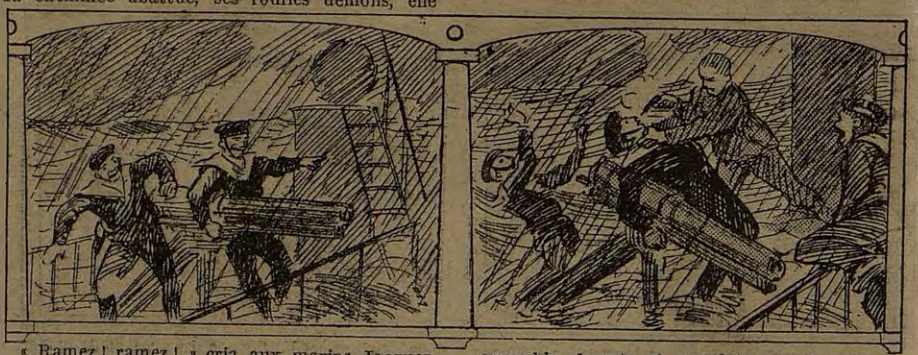
Un silence relatif régna : « C'est le tonnerre ! — On nous canonne ! » Une seconde détonation retentit : « C'est le canon, je vous dis, idiots ! » grommela un vieux forçat. Il achevait à peine de parler qu'un officier du transport arriva dans le faux pont : « Ouvrez les cages ! cria-t-il. Prenez tous vos ceintures de sauvetage et tout le monde sur le pont ! Le navire coule ! » Alors, ce fut la panique. Hurlant, vociférant, les forçats, terrifiés, se ruèrent sur les ceintures de liège suspendues au plafond, et, sans prendre le temps de les passer, s'élancèrent vers les portes des cages que les marins achevaient d'ouvrir. A coups de pied, à coups de poing, se faisant une arme de tout ce qui leur tombait sous la main, les plus forts renversèrent, écrasèrent, piétinèrent, assommèrent leurs camarades plus faibles et bondirent vers les échelles donnant accès sur le pont. Les détonations continuaient, cependant, de plus en plus fortes. La machine avait stoppé. La foudre sembla soudain éclater dans le faux pont, la muraille du navire s'ouvrit, et, par la brèche, un obus arriva au milieu d'un groupe de forçats et éclata, faisant jaillir autour de lui des barreaux de fer, des grilles et des membres humains. Une longue clameur d'horreur retentit. Jacques Régnier n'avait pas fait un geste pour se sauver, laissant ses compagnons s'écraser autour des portes des cages. Apercevant devant lui la brèche énorme produite par l'obus, il enjambait les débris humains amoncelés un peu partout, sortit facilement de la cage et monta sur le pont. Un spectacle effroyable l'y attendait.



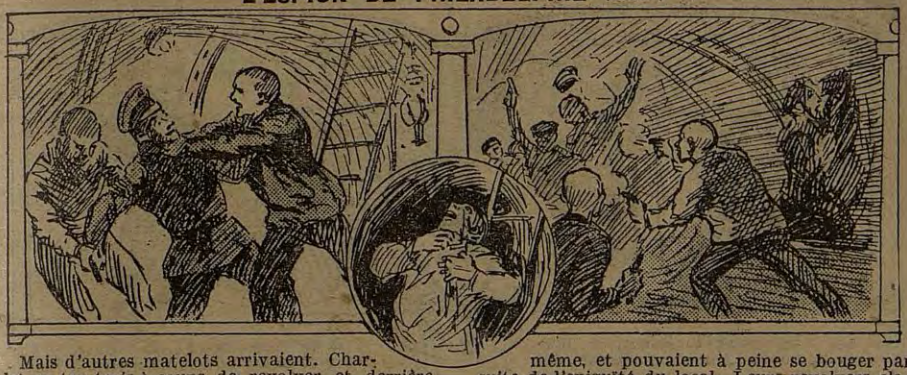
Autour des embarcations que les marins s'efforçaient de descendre à la mer, c'était un amas de corps pantelants et hurlants, de matelots et de forçats morts ou blessés par les obus qu'un sous-marin, stoppé à moins de cinq cents mètres du transport, ne cessait d'envoyer. Sur son pont battu par les lames, deux hommes, attachés par des sangles, pour ne pas être enlevés par la mer, à l'affût d'un petit canon, tiraient sans relâche. Le soleil levant éclairait leurs faces cruelles. La *Gironde*, lentement, s'enfonçait dans l'abîme. Le capitaine, qui n'avait pas quitté la passerelle, s'efforçait, aidé de ses officiers, de maintenir l'ordre, mais sans y parvenir. Affolés par la terreur, les forçats n'écoutaient rien, coupant les cordages qui auraient dû servir à descendre les canots, se battant entre eux, ou même se jetant à la mer. Jacques Régnier, d'un coup d'œil, vit tout cela. Il remarqua en même temps que le sous-marin, sous l'influence du vent et de la mer, se rapprochait de la *Gironde*. Une idée folle lui vint à l'esprit. Bousculant les forçats hébétés, il se lança dans les flots furieux et nagea vers la baleinière, le seul canot du transport qui avait pu être mis à la mer et se trouvait à une centaine de mètres de la *Gironde*. L'ingénieur était, heureusement, un excellent nageur. Il eut rapidement atteint la baleinière. Mais celle-ci était chargée à couler bas; construite pour douze hommes, elle en contenait plus de vingt ; « Au large ! Allez vers un autre canot ! cria un des matelots. — Laissez-le monter ! je le connais ! C'est un brave type ! glapit Charlot le Toulonnais qui se trouvait dans le canot au côté de son inséparable Toto. Le premier qui le touche, je le balance à la flotte ! » Les occupants de la baleinière se serrèrent un peu plus, et permirent à l'ingénieur de monter à bord.



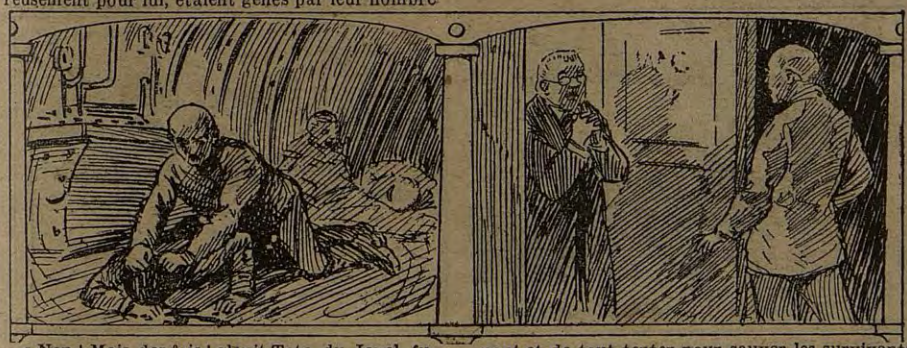
« Mes amis, cria-t-il aussitôt, je viens vous proposer d'essayer de nous emparer du sous-marin... Ça vous va ! Et au moins, si on y reste, ce sera pour la France ! » Une longue clameur d'enthousiasme salua ces paroles. Tous ces criminels n'en étaient pas moins restés patriotes, et pour la hardiesse, aucun n'en manquait. « On y va ! s'écria Toto du Javel. — On leur rentre dedans ! répliqua comme un écho Charlot le Toulonnais. » Les six matelots de la *Gironde* qui « armaient » la baleinière tirèrent sur leurs avirons avec une vigueur nouvelle. L'embarcation, tanguant, roulant, menaçant à chaque instant de s'engloutir, se dirigea vers le sous-marin dont le canon continuait à tirer sans relâche. La *Gironde*, cependant, n'en pouvait plus. A demi chavirée, sa cheminée abattue, ses roufles démolis, elle prenait l'eau de toutes parts. Autou du navire expirant, marins et forçats, ballotté par les vagues, nageaient désespérément pêle mêle, en essayant de s'accrocher aux débris des embarcations. La baleinière n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres du sous-marin, lorsqu'une détonation sourde domina une seconde le vacarme de la tempête. Une longue clameur d'horreur suivit. Jacques Régnier et ses compagnons, ayant tous ensemble tourné la tête, n'aperçurent plus la *Gironde;* un tourbillon de vapeur blanche que le vent effilochait et une large nappe d'écume au milieu de laquelle barbottaient quelques misérables, occupaient la place du transport; un dernier obus avait fait exploser les chaudières, anéantissant le navire.



« Ramez ! ramez ! » cria aux marins Jacques Régnier qui avait pris le gouvernail. Les six matelots redoublèrent d'efforts. A bord du sous-marin, les deux boches manœuvrant le canon avaient cessé de tirer et, cramponnés à l'affût de leur pièce, riaient aux éclats des contorsions des naufragés, sans apercevoir la baleinière que les hautes lames leur cachaient. Ils la virent trop tard, lorsqu'elle fut à quelques mètres du submersible. Précipitamment, ils braquèrent leur canon dans sa direction et firent feu. Mais le roulis agitant le sous-marin dérouta leur tir; l'obus creva une vague à dix mètres de la baleinière et disparut dans les flots qui rejaillirent sous le choc. Et, avant que les deux boches aient eu le temps de recharger leur canon, ou même seulement de se débarrasser des sangles qui les attachaient à l'affût, l'avant de la baleinière vint heurter rudement la coque du submersible. Tous ensemble, forçats et matelots, s'agrippant aux boucles et aux filières fixées aux flancs du sous-marin, sautèrent vers le pont de tôle. Plusieurs d'entre eux glissèrent et tombèrent à la mer; mais les autres, dont Jacques Régnier, Toto du Javel, Charlot le Toulonnais et les six matelots de la *Gironde*, notamment, réussirent à prendre pied. Les deux canonniers boches furent foudroyés de leurs propres revolvers, cependant que Jacques Régnier, suivi d'une douzaine de forçats, s'élançait vers le dôme d'acier fixé au centre du sous-marin. Comme il y arrivait, un officier allemand en sortit, revolver au poing, et fit feu. L'ingénieur, s'étant opportunément baissé, évita la balle, et saisit le boche à la gorge. Charlot le Toulonnais, qui arrivait derrière lui, arracha le revolver de la main de l'Allemand, le lui appuya sur le front et pressa la détente. Le boche s'abattit, foudroyé.

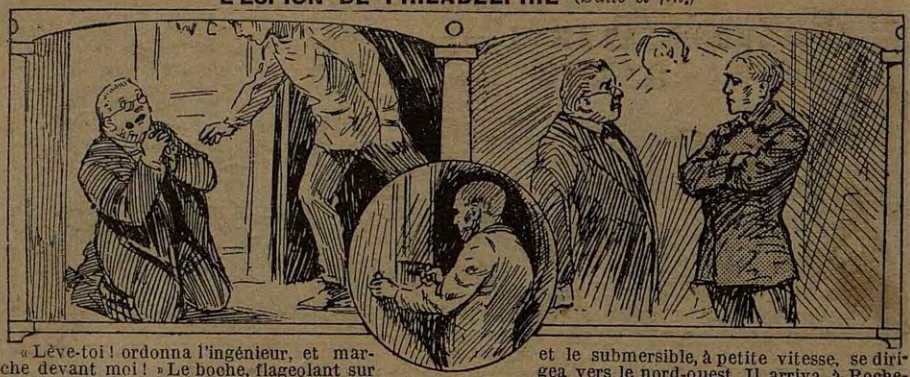


Mais d'autres matelots arrivaient. Charlot en tua trois à coups de revolver, et, derrière Jacques Régnier, se laissa glisser par l'ouverture béante. Les deux hommes, étant descendus le long d'une étroite échelle de fer, se trouvèrent dans un compartiment d'acier encombré d'instruments de cuivre, manomètres, boussoles, etc. Deux officiers allemands, armés de revolvers, se trouvaient là, entourés d'une dizaine de matelots. Ils se précipitèrent sur les deux nouveaux venus. Les revolvers crépitèrent. Charlot le Toulonnais, la poitrine trouée, tomba en hurlant : « Vive la France ! » Jacques Régnier, ayant saisi une paire de jumelles posée sur une table de tôle, sous le périscope, en assomma un officier qui braquait son revolver sur lui. Le boche tomba. L'ingénieur se réfugia derrière la table, ramassa un compas qu'il brandit, les pointes en avant. Les boches, heureusement pour lui, étaient gênés par leur nombre même, et pouvaient à peine se bouger par suite de l'exiguïté du local. Leurs revolvers claquèrent. Mais les balles s'aplatirent contre le pupitre de tôle servant de bouclier à Jacques Régnier. Presque aussitôt, d'ailleurs, la scène changea. En grappe, huit forçats dégringolèrent soudain par la trappe, et, poussant d'horribles clameurs, se ruèrent sur les boches. Un affreux corps à corps s'engagea. Saisis à la gorge, accrochés par les cheveux, abattus à coups de tête dans l'estomac ou bien les yeux crevés par de savants coups de fourchette, les boches, éperdus, lâchèrent pied. Mais pas moyen de se sauver. Les forçats, excités par la lutte, les acculèrent dans un angle, leur arrachèrent leurs revolvers et les en foudroyèrent. « Kamerad ! Kamerad ! » gémirent les boches au comble de la terreur. Ces appels n'eurent aucun succès.

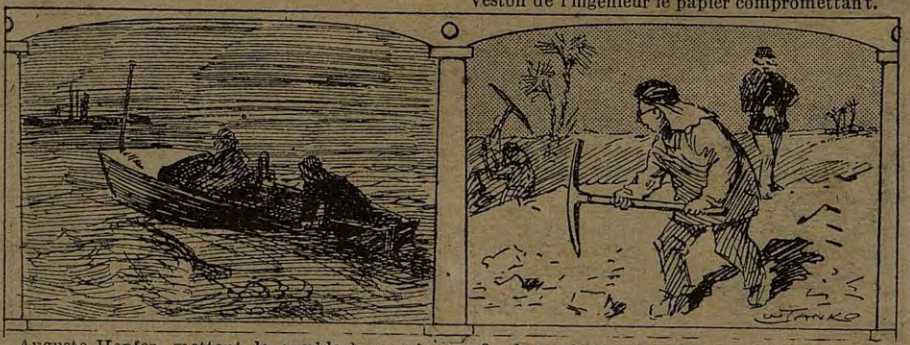


« Non ! Mais des fois ! glapit Toto du Javel, furieux de la mort de Charlot, ils nous tuent nos poteaux, puis y crient : « Camarades ! » J'ai pas de camarades boches, moi ! » Et, saisissant par les cheveux le Teuton qui râlait sous lui, il lui brisa la tête contre le plancher de tôle. « Aux autres ! Aux autres ! cria Jacques Régnier. Suivez-moi ! » Son appel fut entendu. Forçats et matelots se répandirent derrière lui dans l'intérieur du sous-marin. Mécaniciens et torpilleurs boches furent tués devant leurs machines, non sans avoir glapi quelques « Kamerad » épouvantés. Les officiers essayèrent une courte défense; ils furent exterminés. En moins de dix minutes, le dernier pirate eut cessé de vivre. Jacques Régnier qui, du consentement unanime et tacite, était devenu le chef, ordonna à ses « subordonnés » de remonter sur le pont et de tout tenter pour sauver les survivants de la *Gironde*. Pendant ce temps, il commença une rapide tournée à l'intérieur du sous-marin, afin de s'assurer qu'aucun boche vivant ne s'y trouvait plus. L'ingénieur arriva enfin devant les water-closets. La porte en était fermée. D'un coup de pied — pour aller plus vite — Jacques Régnier l'enfonça. Il faillit défaillir de stupeur et de joie. Debout dans un angle, pâle, blême, jaune, tremblant comme une feuille sous la brise, le docteur Auguste Hopfer était devant lui. « Grâce ! » râla-t-il en tombant à genoux, si ému qu'il ne reconnaissait pas sa victime. L'ingénieur fit entendre un rire profond. « C'est moi, Jacques Régnier, comprends-tu, scélérat ? dit-il en le saisissant par les cheveux. — Oh ! Ne me tuez pas ! Ne me tuez pas ! » balbutia Hopfer, affolé.

L'ESPION DE PHILADELPHIE (*Suite et fin.*)



« Lève-toi ! ordonna l'ingénieur, et marche devant moi ! » Le boche, flageolant sur ses jambes, obéit. Jacques Régnier le poussa dans une cabine d'officier, où il l'enferma, et remonta sur le pont pour surveiller le sauvetage. Hélas, la mer avait à peu près achevé l'œuvre des pirates boches. A l'exception de la baleinière, tous les canots de la *Gironde* avaient été brisés contre le transport. C'est à peine si une dizaine d'hommes flottaient encore. Ils furent péniblement recueillis. Après quoi, il rassembla les survivants, soit dix-sept forçats, huit matelots et un mécanicien. Après une rapide délibération, il fut décidé que l'on essaierait de regagner la côte française. Tant bien que mal, Jacques Régnier fit le point et constata que le sous-marin se trouvait au milieu du golfe de Gascogne. Les pirates boches ayant été immergés, le capot du submersible fut fermé. Le mécanicien de la *Gironde* s'occupa des machines et le submersible, à petite vitesse, se dirigea vers le nord-ouest. Il arriva à Rochefort, le lendemain matin. Pendant la traversée, Jacques Régnier avait interrogé Auguste Hopfer. Le médecin boche, sous l'empire de la terreur, et croyant ainsi éviter la mort, avait avoué son infamie ; d'accord avec le nègre Tom, il avait essayé de s'emparer des papiers de Jacques Régnier. Mais, comme l'ingénieur avait eu la précaution de les enfermer dans le coffre-fort d'une banque, Hopfer s'était résolu à les lui acheter, ce qui lui avait mal réussi. Dépité, il avait voulu se venger. Ayant guetté Tom, il s'était fait livrer par lui la lettre à l'adresse du Consul de France que le nègre était chargé de remettre à la poste. Ensuite, la nuit suivante, Tom, moyennant mille dollars, avait repris dans le portefeuille de Jacques Régnier la lettre adressée par le Consul d'Allemagne à Hopfer, et cousu dans le col du veston de l'ingénieur le papier compromettant.



Auguste Hopfer, mettant le comble à sa scélératesse, avait ensuite écrit une lettre anonyme au ministère de l'Intérieur français, signalant le départ à bord du *Cymric* de l'*espion* Jacques Régnier, chargé de s'aboucher avec des agents allemands en France, mission dont on aurait la preuve en le fouillant. Et c'est ainsi que Jacques Régnier avait été arrêté à son arrivée à Calais. Quant à lui, Hopfer, il avait, après plusieurs mois de recherches, réussi à se procurer enfin de faux papiers avec lesquels il avait pu passer en Espagne, d'où un canot l'avait conduit à bord du sous-marin qui l'attendait au large de Santander pour le ramener en Allemagne... Le résultat de tout ceci, on le devine. Après avoir été félicités pour leur bravoure, les forçats furent graciés et admis à contracter un engagement afin de combattre les boches sur terre après les avoir combattus sur mer. Quant à Jacques Régnier, le jugement qui le condamnait fut cassé à la suite des aveux d'Hopfer. Un second Conseil de guerre devant lequel il comparut, l'acquitta à l'unanimité, avec félicitations. Et l'ingénieur put enfin s'engager. Il rattrapa, du reste, le temps perdu, puisqu'une citation à l'ordre de l'armée, datée du mois de septembre 1915, parle de la vaillance du lieutenant Jacques Régnier, lequel est proposé pour la croix de la Légion d'honneur. Et un autre transport, qui ne fut pas canonné, celui-là, a récemment emmené à Cayenne Auguste Hopfer, pour y purger quinze ans de travaux forcés pour faux, vol de correspondance et tentative de corruption...

On était en temps d'élections. Et malgré que les soldats n'eussent pas le droit de voter, on parlait beaucoup du renouvellement de la prochaine Chambre, au 69e régiment d'infanterie, caserné à Gonfalon-les-Tripettes...

Comme les amusements étaient rares dans cette petite cité, les soldats allaient assister aux réunions publiques, le soir, lo squ'ils avaient la permission de minuit.

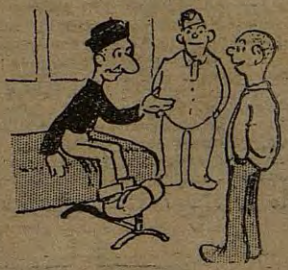
Ça leur paraissait plus amusant que de jouer à la manille.

Un soir que, dans la chambrée, on parlait d'un candidat qui possédait un spirituel bagout, le soldat Onésime Brivelu s'exclama :

— Oh ! là ! là !... Il en faut peu pour vous épater ! Vous verriez, si j'étais candidat, moi !... Toute la population masculine et majeure de Gonfalon-les-Tripettes voterait pour moi...

— Non ! Tu ne te mouches pas avec le pied... Je te vois d'ici exposer un programme...

— Mon programme serait autrement chouette que celui de tous ces blagueurs. Et je vous parie une tournée que je fais remporter une veste au candidat que vous trouvez si éloquent.



— Ça colle ! répondirent tous les pioupious en chœur.

Onésime Brivelu, qui connaissait quelques journalistes du cru, fit paraître des échos annonçant sa candidature.

Bien entendu, pour la circonstance, il avait changé de nom, et s'était désigné sous l'étiquette de Georges Lorbiscois, candidat réformiste.

Brivelu ne voyait dans cette aventure qu'une énorme blague qui le distrairait de la vie monotone de la caserne et il eut bien envie, le soir annoncé pour la première réunion publique, de demeurer tout tranquillement à la cantine et de laisser « poireauter » ses camarades et les électeurs.

— En qualité de candidat réformiste, je montrerai qu'il est inutile d'exposer un programme et ce serait une première réforme !

Toutefois, il eut peur d'avoir l'air de manquer d'audace et il décida de se rendre à la réunion.

Onésime Brivelu possédait une chambre en ville. Il eut vite fait de revêtir des vêtements civils, de modifier sa phyionomie en se collant sur les joues une paire de faux favoris.

Pendant ce temps, les électeurs et les soldats qui l'attendaient commençaient à s'impatienter.

— Je vous disais bien que c'était une blague ! Il n'osera pas se présenter ! disait Bourrache, le voisin de lit de Brivelu.

— Moi, je prétends qu'il viendra, affirma Verbipon, soldat de la même chambrée. Il m'a dit hier encore : Vous entendrez demain mon programme... Il est très bien.

— Parbleu ! Les candidats disent toujours ça !

— Il m'a dit aussi : si je suis nommé, les soldats se la couleront douce !

— Quel farceur !

— Eh bien ! tu l'entendras parler. Tantôt, il nous a déjà fait un petit discours. C'était magnifique.

— Il ne viendra pas.

— Je te dis qu'il viendra !

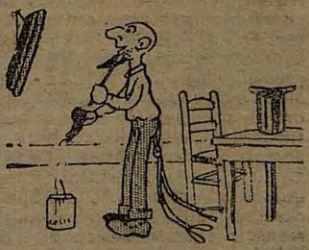
— Je te dis qu'il ne viendra pas !

Tous se mirent alors à taper du pied en criant :

— Le candidat ! Le candidat !

— Le candidat ! Le voici ! cria une voix retentissante.

Et tous reconnurent l'accent légèrement gascon du fantassin Brivelu.



Ils éclatèrent de rire en le voyant ainsi déguisé, superbe sous sa redingote.

Les électeurs qui n'étaient pas dans la confidence admirèrent la prestance du prétendu Georges Lorbiscois, qui allait solliciter leurs suffrages sous l'étiquette de candidat réformiste.